

## Boza, l'enfant de la mer, de Maeva Koudou (deuxième prix)

Boza Mitané , c'est comme ça que mon père a choisi de m'appeler à ma naissance le 05 mai 1975. Il l'avait décidé avant de partir en guerre je ne sais où , je ne l'ai donc jamais connu. A vrai dire, un tout petit peu. En ce moment-là, il n'y avait peut-être pas toutes ces technologies actuelles, pour faire des conférences vidéo ou autre, mais j'ai quand même brièvement entendu sa voix une fois dans ma vie, par un coup de téléphone qu'il avait passé à ma mère. Voix dont je ne me rappelle même plus, d'ailleurs. Je m'étais fait quelque image de la personne qu'il pouvait être, de son apparence, de son caractère...

J'avais 19 ans quand la guerre a éclaté au Rwanda. Ma mère et moi avons eu la malchance d'être de l'ethnie du camp ennemi, nous étions des Tutsi . La plus grande partie des gens qui racontent l'origine du conflit disent que c'était une histoire de jalousie. Pour eux , les Hutus étaient devenus jaloux du physique des Tutsi qui avaient, selon eux, excessivement charmé leurs dames.

Eh bien, après tout, ce n'est pas totalement faux. Les hommes Tutsi étaient grands et robustes, la plupart avaient des traits plutôt fins et leur atout principal était leur mâchoire carrée qui leur donnait un air que je ne saurais décrire.

Les femmes de la communauté, elles, possédaient une beauté indescriptible. Non seulement elles portaient de belles rondeurs, mais aussi un visage angélique et des longs cheveux noirs pour la majorité d'entre elles. Il y avait de quoi être aussi jaloux.

Les Hutus étaient connus pour être des gens de paroles et c'est à cette loyauté abusive envers leurs dits que nous en voulons aujourd'hui. En effet, nous avons été prévenus, d'une certaine manière. Le chef du village Hutu avait menacé un fils de notre peuplade de tuer toute sa famille s'il osait galantiser sa fille encore une fois, en plus, sous ses yeux.

Le 6 avril 1994, le premier Tutsi a été tué. C'était le malheureux coureur de jupons , Kinza, qui avait décidé de risquer sa vie pour une fille qui ne l'aimait même pas en retour. Mais d'un côté, il a servi de deuxième avertissement pour tout le village.

Le lendemain, à mon réveil, ma mère avait rangé tout le foyer dans deux malles en cuir qu'elle possédait depuis des lustres. C'était son seul souvenir de mon père, m'avait-elle dit. Étant donné que je savais ce qui allait se passer, je ne lui ai posé aucune question. Elle parlait au téléphone, le jour d'avant, avec un homme qui lui promettait « deux places à bord pour vingt-cinq mille francs rwandais », soit vingt euros environ, et lui demandait de se présenter là le lendemain au lever du soleil. J'avais déjà entendu parler de cette aventure à la survie incertaine mais je ne m'étais jamais imaginé la vivre un jour.

Pour le trajet, on dut se couvrir le visage avec de grands foulards noirs pour ne pas être reconnus par nos ennemis, armés jusqu'aux dents , attendant le Tutsi qui aurait le malheur de passer par là. Nous étions facilement reconnaissables, de toute façon. Sur le trajet, j'entendais les mamans faire des prières, je suppose pour leur famille et elles-mêmes. Je ne cessais de me demander si le conducteur n'était pas un belligérant qui allait nous livrer à ses collègues pour qu'on paie, chacun à notre tour, le prix de leur propre jalousie.

À l'arrivée au port, j'ai constaté que nous n'étions pas les seuls à vouloir échapper à cette purge. Des centaines de femmes et d'enfants attendant leur tour pour recevoir le ticket du voyage infernal étaient misérablement assis sur les quais. Les enfants en bas âge pleuraient toutes les larmes de leur corps. Ils se demandaient sans doute ce qu'ils faisaient là. Notre bateau avait la couleur rouge, comme on nous a toujours décrit l'enfer. Du bois pourri par l'eau allait nous servir de siège pour les quarante prochains jours. Il paraissait étroit et en piteux état mais il représentait notre seule issue.

Nous voyagions en direction de la France, le « paradis » de la plupart des Africains qui se sont laissés baratiner par les Occidentaux. Ceux-là qui leur ont fait croire que l'argent vaut mieux que les siens. Moi ? Je n'y croyais pas tellement. Je ne me suis jamais laissé avoir par tous ces bagous que l'école ou même les médias essaient de nous faire avaler jusqu'à présent. Ils voulaient qu'on renie nos origines pour les leurs ? J'ai refusé et je refuse encore.

Je serrai très fort la main de ma mère, j'avais peur, j'avais froid.

L'ambiance était glaciale. Personne n'osait dire quoi que ce soit. On se regardait tous dans le blanc de l'œil. Nous savions pertinemment que nous ne serions pas tous survivants, et qu'une grande majorité allait finir sa vie dans les abysses de l'océan.

Quand le capitaine a commencé à perdre le contrôle, les femmes ont toutes pris leur enfant dans les bras pour lui dire les derniers mots doux. Elles savaient qu'elles allaient mourir, mais espéraient que leur enfant survive.

Ma mère m'a pris contre sa poitrine. J'entendais les battements de son cœur. Ses larmes coulaient sur mes joues à moi. Elle m'a supplié de lui promettre de survivre, comme si j'en avais le choix.

Le bateau a chaviré après quelques heures de rames car nous étions trop nombreux à l'intérieur.

Il y avait soixante-dix personnes approximativement, seulement six autres personnes et moi avons survécu.

Ma mère, elle, est décédée dans cet enfer. Sa dépouille n'a pas été retrouvée. Et chaque jour, j'y repense encore et encore...

Mon plus grand accomplissement dans ma vie, c'est d'avoir tenu ma promesse, cette promesse. Je suis aujourd'hui grand père de huit magnifiques petits enfants à qui j'ai fait visiter mon pays et enseigné ma si belle culture. Ils me considèrent comme leur héros et, croyez moi, il n'y a rien de tel pour combler un homme comme moi au vécu douloureux.

« La mer est-elle faite des larmes de ceux qui y ont laissé leur vie ? » , m'a demandé Mahinara, ma petite fille de sept ans.

\* Boza Mitané est devenu aux yeux de sa famille un monument vivant, bien que peu le connaissent. Il vit désormais en Afrique du Sud, là où il a créé plusieurs associations pour aider les jeunes dans le besoin.